

Lectures

Numéro 38, décembre 1989, janvier–février 1990

Visions sud-américaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19740ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Lectures]. *Nuit blanche*, (38), 56–58.

nir, fait naître des questions dont on ne se préoccupe pas quand on est jeune. On dit qu'il n'y pas pire moraliste qu'un humoriste, et il y a dans ce dicton beaucoup de vrai.

Histoires de lecteurs

M.C. — *Croyez-vous que ces « messages » envoyés à travers l'humour font réellement réfléchir les lecteurs ?*

J.L. — Je le crois. Il m'arrive de sentir vraiment que ce que je fais est utile, pas parce que j'en ai l'impression mais parce qu'on me le dit. Un lecteur me dit que telle page l'a fait réfléchir, qu'il est d'accord. Il y a quelque temps, j'ai reçu une lettre d'une dame du sud de l'Argentine dont la fille souffre de paralysie cérébrale. Quand elle est très déprimée, on lui apporte mes livres et elle accepte mieux son traitement. Ce genre de choses me fait très plaisir.

M.C. — *Vous avez un bon contact avec les gens qui vous demandent des autographes ?*

J.L. — Oui, c'est une chose extraordinaire.

M.C. — *Cela ne se limite sûrement pas à votre seule signature ?*

J.L. — Non, justement, c'est tout le contraire : les gens viennent et vous racontent des choses, parlent de ceux à qui ils offriront le livre. J'écris pour eux toutes sortes de commentaires. Mais il faut dire que

les jeunes Argentins, aujourd'hui, arrivent avec l'autorité issue du régime militaire. Ils te disent d'un ton autoritaire « Signe ici ». Je trouve ça dommage.

M.C. — *À quoi ressemblerait Mafalda si elle réapparaissait aujourd'hui ?*

J.L. — Je ne sais pas. En tant que son créateur, je suis un peu perdu. La question est très difficile pour moi. Le capitalisme me semble être le pire des systèmes, mais les pays socialistes font marche arrière dans leur orthodoxie. Alors je ne sais pas comment ce serait. Aujourd'hui, maintenant que nous n'avons plus de leaders comme Che Guevara, Hô Chi Minh, Mao, Jean XXIII, je suis vraiment perdu.

M.C. — *Et bien sûr Mafalda serait tout aussi perdue.*

J.L. — Oui. Je ne peux imaginer Mafalda aujourd'hui. Les jeunes sont si différents. Avec les ordinateurs, la cybernétique, la robotisation et toutes ces choses auxquelles ils ont accès... ■

*Propos recueillis par Mauricio Ciechanower
publiés dans **Plural**, vol. XVIII-V,
n° 209, février 1989 ;
traduction de l'espagnol : Louis Jolicœur.*

Outre ses recueils de la série Mafalda tous publiés chez Glénat, Quino a fait paraître plusieurs autres recueils de dessins d'humour dont : *Pas mal et vous ?*, Glénat, 1978 ; *Bien chez soi*, Glénat, 1979 ; *À table*, Glénat, 1981 ; *Laissez-moi imaginer*, Glénat, 1982 ; *Pour l'humour de l'art*, Glénat 1983 ; *Provision d'humeur*, Glénat, 1984 ; *Quino-thérapie*, Glénat, 1985.



Lygia Fagundes Telles **UN THÉ BIEN FORT** **ET TROIS TASSES** **Alinéa, 1989 ; 24,95 \$**

Un thé bien fort et trois tasses est le titre d'un recueil de nouvelles d'une femme de lettres brésilienne. Ce recueil lui a valu le Grand Prix International Féminin. Discrètes et minutieuses, les histoires racontées ont le tranchant d'une lame fine et acérée, « l'aigu de la trajectoire à la limite du cri » (p. 69).

Les personnages sont saisis dans des situations quotidiennes : un couple se préparant pour une soirée, un jeune marié qui rend visite à son frère, deux

femmes dans un jardin. Les profils sont rapidement esquissés, les descriptions physiques, brèves. L'attention se porte plutôt sur divers objets (un bouton, un saxophone), sur de petites choses (une fleur, un papillon), qui, diversement manipulés, éveillent toutefois et contiennent une « [...] force de pierre endormie depuis des millénaires et qui soudain déboule dans une avalanche » (p. 64).

On entrevoit (« Les perles ») une peur muette, une angoisse ancienne, un flot de souvenirs que le collier de perles d'une jeune femme évoque pour son compagnon d'âge mûr. Ailleurs, dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, c'est un papillon se gavant d'une rose qui retient toute l'attention d'une femme ne sachant plus quoi faire, quoi penser, pétrifiée...

Sous l'apparence de l'ordinaire, les lieux sont imprégnés d'un « froid séculaire » et sont le théâtre

d'événements alliant le tragique au dérisoire. « Noël dans la barque » : en traversant le fleuve en barque, deux femmes échangent sur la foi, un enfant sommeille. « Viens voir le coucher de soleil » : dans un cimetière, la dernière rencontre de deux amants. « La fenêtre » : dans une chambre où son fils est mort, un homme contemple la fenêtre et se souvient du rosier qu'il y voyait. Des charges insidieuses sourdent, des glissements s'opèrent et happent. Touchantes et séduisantes, des nouvelles comme un « [...] coquillage frieux rejeté sur le sable, solitude, solitude » (p. 65). ■

André Girard

Karine Berriot
JULIO CORTÁZAR L'ENCHANTEUR
Presses de la Renaissance,
1988 ; 26,95 \$

Ernesto Gonzalez Bermejo
LES RÉVÉLATIONS D'UN CRONOPE
VLB, 1988 ; 16,95 \$

Près de cinq ans après la mort de Julio Cortázar, l'un des plus grands écrivains de ce siècle — même s'il en a toujours refusé officiellement le titre —, voici que viennent de paraître deux ouvrages qui tentent, chacun à sa façon, de mieux nous faire connaître l'homme tapi dans ce géant des lettres. Si l'œuvre a joui d'une large diffusion du vivant même de Cortázar, ce dernier s'est toujours montré discret sur sa vie. Comme le rapporte Karine Berriot, Cortázar répondant avec humour à une critique argentine avait ainsi condensé sa biographie : « Je suis né à Bruxelles, en août 1914. Signe astrologique, la Vierge ; en conséquence, asthénique, avec des tendances à l'intellectualité, ma planète est Mercure et ma couleur le gris (quoique en réalité le vert me plaise). » (p. 59)

Par touches successives, Karine Berriot brosse un portrait des plus attachants de celui qu'elle surnomme ici l'enchanteur, mais elle s'attache surtout à l'œuvre dont elle nous propose des pistes de lecture qui s'avèrent autant de ponts jetés entre la vie et l'œuvre de Cortázar. Délaissant l'ordre chronologique pour privilégier un itinéraire en spirale, Karine Berriot retrace l'enfance de Cortázar à Banfield (où la fascination des mots, l'attrait du merveilleux et du mystère sont déjà fortement inscrits), ses années d'apprentissage et de formation à Buenos Aires, souligne l'importance qu'exerceront sur lui des écrivains tels que Nerval, Poe, Lautréamont, Carroll, Keats, Borges, Perec et Cocteau dont il dira qu'il est responsable de son départ pour Paris. Sur ce dernier point, Karine Berriot nous montre à quel point l'expérience de l'exil volontaire fut décisive pour Cortázar et constitue même l'un des pivots de l'œuvre (*Marelle* représente à ce titre un exemple éloquent).

En plus d'aborder les thèmes chers à Cortázar (le double, le rêve, le temps, le fantastique et le jeu comme dimensions de la réalité, la musique), Karine Berriot parcourt l'œuvre en s'attardant aux textes qui lui semblent les plus significatifs pour comprendre l'homme. Elle accorde également une importance particulière aux rapports qu'entretenaient de plus en plus

fiction et réalité (politique) dans l'œuvre de Cortázar, ainsi que son engagement personnel dans les causes de l'Amérique latine. Réflexions et souvenirs personnels, témoignages d'amis (dont Márquez, Julio Silva, Pierre Mertens) complètent le portrait de ce géant aux allures d'éternelle jeunesse.

Les révélations d'un cronope constituent pour leur part une série d'entretiens entre Cortázar et Ernesto Gonzalez Bermejo, journaliste et romancier uruguayen. Ils reprennent toutefois en grande partie les thèmes abordés dans un autre ouvrage du même genre, *Entretiens avec Omar Prego*, paru en version française en 1986 ; soit : le fantastique, la musique, l'importance de textes comme « L'homme à l'affût » et *Marelle*, la nécessité de tout remettre en cause, le boom littéraire latino-américain, l'engagement politique, etc. Ernesto Gonzalez Bermejo tend peut-être davantage qu'Omar Prego à dévoiler l'homme derrière l'écrivain : « Il ressemblait beaucoup à ce qu'il écrivait, souligne-t-il dans sa préface. Sa littérature en est une de provocation. Elle tente de mettre l'homme devant ses limites, nous appelle à être davantage des êtres humains. »

Même démarche en spirale dans la vie et l'œuvre de Cortázar que ces entretiens qui reposent avant tout sur la complicité existant entre l'intervieweur et l'interviewé, sur le plaisir évident que l'un et l'autre éprouvent à s'entretenir des dimensions multiples que recouvre l'œuvre de Cortázar. ■

Jean-Paul Beaumier

Écrivains et artistes
de l'Argentine et du Québec
RENCONTRES. ENCUESTROS.
Éditions Sans Nom, 1989 ; 137,00 \$

Jouant un rôle effacé en tant qu'éditrice du premier ouvrage des éditions Sans Nom — son propre nom n'est mentionné que dans la préface de Marie-Claire Blais, — Marie José Thériault vient de donner à l'édition littéraire et artistique québécoise un de ses plus beaux joyaux. Matériellement (il faut bien en parler car le livre s'impose d'abord magistralement pas sa beauté plastique), *Rencontres/Encuentros* est impeccable tant du point de vue de la conception graphique et du choix du papier que de la correction typographique, de la qualité des reproductions d'œuvres d'art et des nouvelles elles-mêmes. Tout, dans ce livre, est beau, dans le sens le plus fort du terme, à lire et à regarder, à commencer par l'objet même qui s'impose comme une œuvre d'art ou comme produit d'un artisanat minutieux poussé à la perfection.

Le contenu général de *Rencontres/Encuentros* répond, par ailleurs et fort heureusement, tout à fait aux attentes suscitées par la présentation matérielle : vingt œuvres picturales de haut calibre et vingt nouvelles, toutes de facture très moderne, en tout quarante univers d'artistes (dont ceux de Pérez Celis, Betty Goodwin, Richard Lacroix...) et d'écrivains argentins et québécois qui semblent dialoguer par-delà leurs frontières (géo)graphiques. Il serait fastidieux, dans un si court billet, de faire la nomenclature des écrivains ayant participé à cette aventure unique, mais qu'il suffise de dire qu'y ont été convoqués des nou-→

vellistes remarquables comme Adolfo Bioy Casares, Jean Éthier-Blais, Isidoro Blaisten, André Major, Silvina Ocampo, Gilles Pellerin (qui signe un des liminaires), Louis Jolicœur (traduction des textes argentins) et Marie José Thériault.

La *rencontre* de deux types de pratiques littéraires nationales sur un même terrain éditorial illustre le caractère supranational de la nouvelle contemporaine, bien que des modes apparemment distincts d'esthétisation du fragmentaire soient exploités (l'emploi du passé et l'ancrage de l'histoire dans un décor autochtone est plus fréquent chez les Argentins, les Québécois campant davantage leurs récits dans l'instant immédiat et dans un espace étranger — mais l'inverse est aussi vrai...). En revanche, les ressemblances abondent, les nouvelles illustrant presque toujours une rencontre, brève, fugitive, euphorique ou dysphorique, un voyage, une fuite, une conversation sur des sujets banals, sarcastiques ou étonnants. On se serait attendu à ce qu'il y ait plus de fantastique ou de réalisme magique (après tout, il s'agit du territoire des Borges et des Ferron), mais il se fait rare (chez Pellerin mis à part — et Casares pour la SF), et on le trouve là où on s'y attendait le moins : chez Noël Audet. Pour sa qualité exceptionnelle, *Rencontres/Encuentros* vaut son pesant d'or et mériterait certes qu'un grand nombre de lecteurs ait accès aux textes. À ce titre, une édition ordinaire ne serait pas malvenue sur le marché même si le livre y perdrait en beauté matérielle. ■

Michel Lord

Julio Cortázar
UN CERTAIN LUCAS
Gallimard, 1989; 24,95 \$

Un certain Lucas s'inscrit d'emblée dans la lignée cronopienne qu'affectionnait Cortázar. Le lecteur ne s'étonnera donc pas d'y retrouver la plupart des thèmes qu'il a abordés tant dans ses recueils de nouvelles que dans des livres plus éclatés — ce qu'il appelait ses livres-almanachs — comme *Le tour du jour en quatre-vingts mondes* (Gallimard, 1980). Mais, profession de foi cronopienne oblige, avec un sérieux parti pris d'humour.

D'abord paru en 1979, *Un certain Lucas* regroupe quarante-huit textes brefs (on ne peut ici parler de nouvelles et l'éditeur a préféré l'étiquette passe-partout de « récits ») qui sont autant de *morceaux choisis* qui nous font découvrir l'homme et sa façon de percevoir la vie, la mort, l'amitié, la littérature, etc. Sous le couvert de la fiction — une fiction de coulisse ici, en quelque sorte démaquillée —, Cortázar n'a d'autre but que celui de questionner, de remettre en cause, de douter, d'amuser et de s'amuser. Tour à tour, il livre sa vision du monde et de la réalité (« Lucas, ses intrapolations », « Lucas, son patriotisme », « Lucas, ses méditations écologiques »), nous fait partager ses doutes et ses inquiétudes (« Lucas, ses combats contre l'hydre », « Mine de rien, déjà six de moins »), ses angoisses (« Lucas, ses hôpitaux »), ravive des souvenirs qui auraient pu devenir des nou-

velles mais qui sont demeurés à l'état embryonnaire (« Le copilote silencieux »), et nous entraîne dans ses fantaisies, dans son irréprouvable goût du jeu, de la plaisanterie (« Lucas, ses pudeurs », « Lucas, ses cours d'espagnol »).

On y reviendra, pour le même plaisir qu'éprouvent les enfants à feuilleter sans cesse les albums de leur auteur préféré. ■

Jean-Paul Beaumier

Raphaël Lellouche
BORGES OU L'HYPOTHÈSE DE L'AUTEUR
Balland, 1989; 45,00 \$

Jorge Luis Borges et Osvaldo Ferrari
ULTIMES DIALOGUES
Éditions Zoé/Éditions de l'Aube, 1988; 23,50 \$

Au centre des labyrinthes qu'affectionne Borges se trouve une chambre vide, désertée non pas par les dieux, comme chez Blanchot, mais par l'auteur, dont la voix se couvre du voile de l'anonymat. C'est autour de cette question de l'instance de production d'un texte que s'articule l'essai de Raphaël Lellouche, dont il n'est pas vain de rappeler le titre initialement choisi : « Borges, ou l'expression littéraire de l'infamie ».

Étymologiquement, l'infamie renvoie à l'absence de *fama*, de renommée de l'auteur et de valeur de vérité de son discours. L'œuvre tout entière de Borges, nous dit Lellouche, est subversion de la *fama*, négation du principe d'individuation et de l'originalité littéraire. À travers l'étude de trois des nouvelles les plus connues de l'écrivain argentin, « Pierre Ménard, auteur du Quichotte », la « Bibliothèque de Babel » et l'« Aleph », Lellouche démontre avec une très grande cohérence de quelle façon la dépossession de l'écrivain y ordonne l'univers thématique, la réflexion sur la littérature et le discours à la fois érudit et ironique. Empruntant aux langages de la critique contemporaine et de la philosophie, le présent essai apporte un souffle nouveau à un corpus qui, depuis quelques années, ne s'accroissait que de recueils d'entretiens.

Parmi ceux-ci, les *Ultimes dialogues* qui unissent Borges à Osvaldo Ferrari ne se distinguent en rien des titres récemment parus en traduction. Borges, qui entre autres mérites a imposé le principe d'économie à la littérature d'expression espagnole, se répétait inlassablement au déclin de sa vie. Dans ce dernier témoignage, il discourt à nouveau sur sa conception de la métaphore, sur Poe, Chesterton et Shakespeare, ainsi que sur les philosophes que, selon son propre mot, il s'est efforcé de plagier. Cette répétition n'est pas sans vertu : sous le charme de la voix, nous sommes semblables à ces enfants qui ne tolèrent aucune modification à cette même histoire qu'on leur raconte soir après soir. ■

André Lamontagne